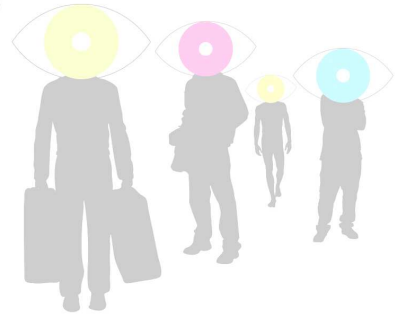


Service Educatif
Musée d'Art et d'Histoire de Saint Briec

du 3 oct.
au 29 nov.
2009

4^{ème} biennale
armoricaine
d'art vivant
contemporain

PLÉRIN PLOUFRAGAN
LANGUEUX ST-BRIEUC



L'art et la nature

Au fil d'une exposition

Biennale armoricaine d'art vivant contemporain
Le regard des autres

Leregarddesautres

www.leregarddesautres.org

ARMORICA - 2009 - 100 ans de l'art armoricain - 100 ans de l'art armoricain

Entrée libre



Le collectif
des artistes plasticiens
des côtes armoricaines



Armor
côtes armoricaines

Centre régional
de culture et d'art
armoricain

Plérin
sur Mer

Plooufragan

Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Agglomération
Langueux

Dossier réalisé à partir des textes du catalogue de la biennale

Sommaire

1. LES ARTISTES ENGAGES	3
Marie-Hélène Le Ny	3
Christian Goindin	3
Christian Lefèvre	4
2. LA NATURE, SOURCE D'INSPIRATION PLASTIQUE, SOURCE D'ESTHÉTISME	4
Pascale Beauchamps	4
Nadine Dupeux	5
Solenn Nicolazic	5
Jacqueline Hock	6
Benjamin Henry	7

La nature est depuis toujours source d'inspiration pour de nombreux artistes. Visions esthétisantes, engagées, modèle inépuisable, voici quelques exemples au fil de la biennale.

1. Les artistes engagés

Marie-Hélène Le Ny

Photo d'illustration : Marie-Hélène Le Ny



Le Battement d'ailes des papillons

Quel usage les hommes d'aujourd'hui font-ils de la planète et de ses richesses, et comment le perçoit-on ? La manière dont ils s'approprient et façonnent leur environnement, puis aménagent leurs territoires est indissociable des choix socio-économiques et des affrontements géopolitiques mettant en cause l'avenir de générations futures. Comment représenter ces interactions tellement complexes qu'elles nous échappent en partie ? Les villes et les activités économiques grignotent inexorablement les campagnes, les dépossédant de vastes zones de culture, de forêts ou d'espaces naturels qui deviennent des banlieues,

des infrastructures de transport ou des « zones d'activités ». Au cœur des continuités territoriales naturelles, les hommes ont posé des limites, des frontières, qui définissent des zones d'influences sociopolitiques et d'intérêts économiques particuliers. Les siècles passés ont connus de multiples conflits liés à la constitution de ces zones, ils se poursuivent encore aujourd'hui dans plusieurs régions du monde où elles restent fragiles ou contestées.

La vue aérienne permet une autre appréhension de l'espace et de ce qui le constitue en territoire de différentes natures. La continuité s'y marque plus facilement, les limites artificielles disparaissent, l'organisation des activités humaines y est plus lisible, l'importance des éléments naturels aussi. La dimension esthétique de cette vision orthogonale m'intéresse particulièrement. J'ai toujours été fascinée par les plans, les vues aériennes et les cartes, tout ce qui permet d'élaborer la construction de l'espace de manière graphique et symbolique. Je sélectionne des fragments de territoires qui sont au cœur d'enjeux vitaux en différents points du globe, puis je leur associe 38 photos qui constituent une sorte de cadre et le fil d'une trame spéculative tissée autour des problématiques abordées. Elles enrichissent et oriente le propos en fonction de l'histoire et du regard de chaque spectateur.

Christian Goindin

Photo d'illustration : Christian Goindin



J'ai fait le choix de présenter un travail que les gens puissent se réapproprier, qu'il y ait suffisamment de matière à réfléchir.

J'ai essayé d'utiliser des codes communs, orientés. Je le fais déjà inconsciemment par l'utilisation de techniques comme les couleurs, les formes ou l'expression. Pourtant face à n'importe quel évènement, les individus perçoivent les choses différemment, cette perception étant tributaire des histoires de chacun.

Si être artiste, c'est parler de soi dans les milieux ciblés, si l'art ne se résume qu'à un ensemble de recette esthétisantes dans lesquelles le discours « sur soi » ne cherche qu'à justifier un ensemble de représentations plastiques, si l'apologie des codes intimes et

individuels exclut l'élément de communication avec d'autres personnes, alors je n'ai rien à faire avec « L'ART ».

Christian Lefèvre

Photo d'illustration : Christian Lefèvre

Perte et absence



Rien n'est plus étranger à la nature que le paysage. Celle-ci ne se laisse pas facilement pénétrer, chaotique assemblage minéral et végétal, enchevêtrement touffu ou étendue stérile, elle demeure hostile. La jungle, mais aussi le taillis, la steppe sont inhospitaliers, ils témoignent d'une brutalité originelle où les notions de bien, de mal, de beau ou de laid sont absentes. La nature est. L'homme plongé dans cet environnement périt ou s'évertue à l'organiser, à l'humaniser. Il faut trouver des solutions. Ainsi face au désordre offert par la nature, nous nous efforçons de proposer des aménagements. Pourtant nous en sommes une composante, mais elle agit sur nous comme un corps étranger. Elle nous oppose un questionnement continu. Quelle est notre place, comment agir ? Dans ce cas il devient nécessaire de lui payer de lourds tributs pour espérer inventer un chemin qui nous conduira, en toute conscience, en son sein. Se réconcilier apparaît être une tâche fort prenante. Pour édifier cette route, cette passerelle qui

nous relie à l'univers et nous rend ainsi la vie possible, tous les commentaires et toutes les tentatives d'explication sont indispensables. Faire paysage apprivoise le monde.

Le paysage, longtemps considéré comme un genre mineur, a acquis au cours de l'histoire ses lettres de noblesse. En regard de la peinture d'histoire ou religieuse qui a dominé l'Académie au classicisme, il s'est peu à peu imposé comme pratique majeur, pour devenir avec l'impressionnisme l'expression de la modernité. Le paysage est une nature organisée, une nature humanisée. On pourrait le comparer au jardin. Que montre-t-il ? Des arbres, le ciel, des espaces agencés de telle manière qu'ils puissent provoquer la délectation chez un spectateur. Mais aussi qu'évite-t-il de mettre en lumière, qu'occulte-t-il ?

[...]

En conclusion le paysage se signifie par la perte et par l'absence. La perte de la métaphysique et de l'humanisme a promu l'économie au rang de valeur. L'absence d'unité entre l'individu et son environnement a abouti à transformer en marchandise une idée. La lettre devient un slogan, une réclame qui pour dérisoire qu'elle soit n'en atteint pas moins son objectif : donner une lecture unique du monde. La pensée ne tend plus vers l'universalité à travers le pluralisme des individualités, mais vers l'unicité et l'uniformité de la pensée et de la perception.

2. La nature, source d'inspiration plastique, source d'esthétisme

Pascale Beauchamps

"Pascale Beauchamps a fait du galet un matériau d'expression à part entière (...). À partir de graphismes amples et subtils jouant sur les variations des couleurs de la pierre et des reliefs du galet, elle développe un vocabulaire formel de volumes simples, cercles ou ellipses, structurés par quelques lignes de force, alignés parfois en perspectives étendues. Arches, Macles, Cercles dressés, Sphères et grands Tores apparaissent ainsi comme des œuvres réconciliant l'artifice et la nature, non loin du Land Art." *Carole Andréani in Catalogue Collection - Galerie AAF - 2008*



Nadine Dupeux

Photo d'illustration : Nadine Dupeux



« Ma curiosité pour toutes les techniques, m'amène à n'en pas privilégier une plus particulièrement. Je suis généralement poussée à combiner peinture et photographie, écriture et collage, céramique, broderie, pâte à bois... et à inventer des matières nouvelles comme la pâte d'herbe dont je fais actuellement usage.

Mon goût pour l'élément naturel est également récurrent. J'habite la campagne et l'amitié que je porte « au vivant » me conduit à collecter les multiples petites choses « minables » et magnifiques que sont devenus les corps vivants abandonnés aux intempéries : tests d'escargots, élytres de carabes, poils de vache, graminés en tout genre pour lesquels j'ai un faible particulier, brindilles, feuilles trouées... l'abandon et l'usure recèlent un charme féérique : ce sont ces multiples petites choses qui témoignent de la vie à l'œuvre. En silence, dans l'ombre, solitaire....

Le travail présenté ici se compose de panneaux végétaux d'environ un mètre de hauteur, réalisés à partir de tiges collectées dans les champs ou dans les jardins, fixés sur un cadre de bois de forme ovale.

La nature des plantes qui donnent corps, leur couleur, leur flexibilité ou leur raideur, sert de fondement à l'imaginaire qui va s'y enrouler. Ainsi l'iris, plante de bassins et de marais n'aura pas la même qualité de présence que la fétuque, herbe folle et fortement enracinée sur les talus dont aucun arrachage ni aucun désherbant n'a pu encore venir à bout... ou que la personnalité solaire et maternelle de l'avoine ... cette observation des plantes au milieu desquelles je vis, m'a amenée à opérer avec elles, et à manifester par elles un univers où la famille, les fidélités généalogiques, la souffrance des femmes, la mort et la mémoire occupent une large part.

D'ascendance d'agriculteurs, arrachée moi-même à l'âge de sept ans à un univers d'herbes folles et de jardins familiaux pour une résidence en ville au quinzième étage d'une tour de cité, je me devais de retrouver cette filiation avec l'élément vert. L'herbe qui console, l'herbe qui protège, l'herbe qui guérit, l'herbe qui nourrit... l'herbe belle, désirable, nécessaire.

Dix panneaux ont ainsi pour l'instant, vu le jour. »

Solenn Nicolazic

Photo d'illustration : Solenn Nicolazic

Des sphères posées au sol semblent éclore dans l'espace de l'atelier.

Ouvertes, éventrées pour certaines, recousues et cicatrisées pour d'autres, elles contiennent toutes une vie interne, silencieuse et lumineuse.

Cabossés, inégaux, bosselés ces volumes ne présentent pas une forme lisse et continue au sortir de l'ouverture béante d'une sphère plus grande ; ils fourmillent sur le sol et semblent s'entrechoquer, vivants, portant chacun des caractères, des défauts distincts et des marques personnelles.

Jouant sur des effets de transparence, les différents matériaux utilisés par Solenn Nicolazic (gaze, ouate, papier de soie, galettes de riz, tissus, mohair, fibre de verre...) offrent des visions tour à tour lunaires, végétales, animales et cellulaires. La vie semble animer délicatement ces volumes de papiers graciles. Le spectateur pense assister à une naissance, une éclosion, un bourgeonnement.



Le blanc, exploité dans toutes ses nuances, offre au premier abord un monde de douceur, de délicatesse. Il témoigne surtout d'une préoccupation constante de l'artiste pour la lumière.

Diffuse, ponctuelle, filtrée, cette lumière accompagne chaque volume, créant une atmosphère et une ambiance interne à chaque partie de cette installation. La lumière naturelle est ainsi filtrée par les couches successives de papier créant une protection plus ou moins dense aux rayonnements. Des trous, des piqûres créés délicatement par une aiguille animent la surface, normalement lisse de ces

volumes, d'une croûte dentelée ; d'autres sont ouvertes, éventrées à coups de ciseaux et exposent leurs vies intérieures électrisées, animées de cailloux et de fils. Toutes ces blessures laissent passer les différentes lumières, rouge ou blanche, contenues dans les volumes créant une atmosphère chaude de confinement.

Le rouge fait son apparition dans cette installation.

Rouge sang, rouge violent, cette nuance était jusque-là absente du spectre chromatique de l'artiste. Ici, elle prend notamment la forme d'un fil. Ce fil rouge lie entre elles les sphères posées au sol et relie cette installation aux recherches précédentes de Solenn Nicolazic. Il rapièce et cicatrise, il électrise et anime, il recouvre et enduit, protège et agresse. Rouge transparent de la lumière, rouge opaque de tissus encollés, nous ramènent à une vision in utero d'une cellule en devenir.

[...]

Le bousier, animal fétiche symbole de fertilité et de renaissance, travailleur infatigable de la terre, sélectionné à la base par l'artiste pour sa carapace arrondie et rebondie a quitté la scène et semble n'avoir laissé que sa coquille vide.

Cette installation, par ses jeux de fils, de liens, ses coutures et ses ouvertures, questionne notre rapport au temps.

Le temps de la fabrication minutieuse en atelier, perçant, rapprochant des feuilles de papiers, étudiant les rapports de transparence, de densité, de solidité, de séchage.

Le temps de la mémoire ; l'artiste se réapproprie un savoir faire ancestral et familial, celui d'une grand-mère rapiçant des costumes bretons traditionnels, amidonnant des coiffes, protégeant à la fois une technique et une culture.

Le temps organique et vital du développement naturel d'une cellule, d'une plante, d'un insecte. Cette croissance invisible et continue, l'évolution constante d'un organisme porteur de vie avec ses qualités intrinsèques et ses défauts plastiques

Métaphore de la vie ou de l'évolution, de la croissance ou de l'éclosion, l'artiste interrogée ne dévoile rien. Le spectateur doit créer son propre cheminement interne, dérouler son propre fil et tisser son histoire face à cette installation. Cocon, masque, voilant ou dévoilant les profondeurs internes de la chair, carnations cicatrisées ou tissus dentelés, végétal ou animal, cette installation de Solenn Nicolazic touche à de nombreux registres internes enfouis sous des strates de mémoires personnelles ou collectives.

Lucie Cabanes

Jacqueline Hock

Photo d'illustration : Jacqueline Hock

Ailes – Vague – Corolle

Trois pièces en fils d'acier formés et fils de cuivre entrelacés esquissent une trace dans l'espace, fluide et ondoyante comme un filet.

Légèreté, transparence et reflets de la lumière captive des rets caractérisent ce travail.

Les volumes sont suggérés, fragmentaires sans frontière claire entre intérieur et extérieur.

Le vide domine mais ce n'est pas le néant. Il est revisité comme un espace non clos, un espace de rêves, de libertés.

Comme pour « le tissé », les constituants sont spécifiques : le fil, la trame, la droite, la courbe, la croix,la peau.

C'est un lent et patient travail,

Des croisements, des liens

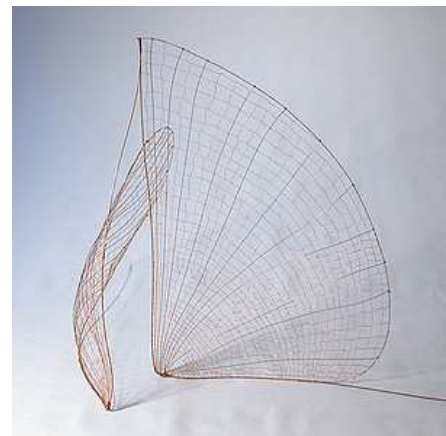
Un canevas

Tendre, serrer

Equilibrer les tensions

Tisser une étoffe légère aérienne mais dont la forme tienne

Ajuster peu à peu son maillage



Pour capter la lumière impalpable

Formée à l'esthétique industrielle et à l'ébénisterie contemporaine, Jacqueline Hock, se partage pendant une vingtaine d'années entre famille, design industriel, enseignement et se consacre plus spécialement à la création de mobilier. Au cours de ces diverses expériences, la nécessité de quitter les arts appliqués pour le monde des arts plastiques se fait de plus en plus pressante aussi reprend-elle le chemin des cours en sculpture.

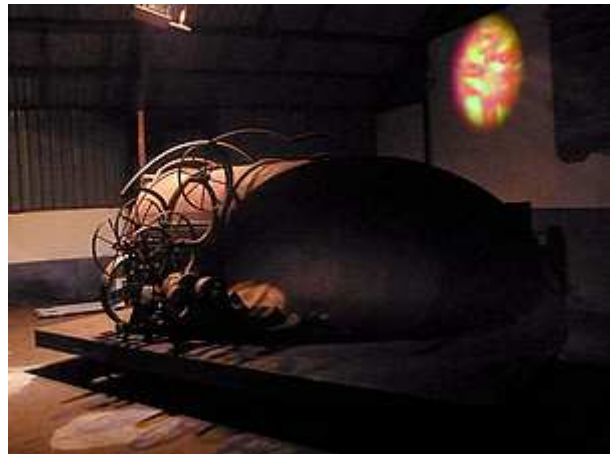
En 2003, après la fermeture d'une galerie qu'elle avait initiée, elle fait le saut et se consacre exclusivement à la sculpture.

Benjamin Henry

Photo d'illustration : Benjamin Henry
Démarche artistique

L'acier, une matière froide, dure, hostile. Une matière pourtant malléable, transformable, domptable. Sous toutes ses formes, ses couleurs, ses aspects, l'acier me transcende, m'inspire et me fait rêver. Il me fait imaginer l'impossible, me défie, me pousse à engendrer des oeuvres de grands formats, lourdes, impressionnantes, monumentales. La matière première est mon guide, ma source d'inspiration, je la récupère, la collectionne, l'étudie, la transforme, la détourne, et réécrit son histoire tout en écrivant la mienne.

Féru de land art industriel, et de représentations symboliques, mes créations proviennent d'un besoin vital d'expression dont je ne comprends le sens que bien plus tard car l'acte même de sculpter est pour moi spontané, non anticipé, et souvent un concours de circonstances. Enfin, sculpter, c'est être libre, être soi-même, une quête dont je ne saurai me passer.



PROJET

« La déferlante » est un projet de transformation, de manipulations génétiques et ostéopatiques, la mutation d'une cuve à fuel en une vague, l'édification d'un élément naturel, du frankensteinisme. La mise en oeuvre a suivi un processus de création basé sur la contrainte, les erreurs de parcours, le hasard. Il n'y a pas de plan, juste une lecture spontanée, une appréciation puis une décision, les actions rarement revisitées, le choix doit être le bon, avoir de l'assurance pour que l'oeuvre s'en imprègne. Les défauts existent, protestent et revendiquent leur droits d'expression, il m'arrive de les encourager puisqu'ils sont eux aussi « harmonie ». C'est ainsi que la citerne fut découpée, décomposée, recomposée, reconsidérée, à peine customisée et déroule aujourd'hui son histoire sur un socle épais.